

# Allocution improvisée

Professeur Elie Wiesel

Prix Nobel de la paix en 1986

**SUR LE THEME :**

**DROITS HUMAINS – MEMOIRE ET RECONCILIATION**

à l'occasion du Dies academicus de l'Université de Genève  
le 14 octobre 2010

Monsieur le Recteur, Messieurs les Doyens, amis nouveaux docteurs *honoris causa*, Mesdames et Messieurs, une petite histoire:

Dans ma petite ville, un jour d'hiver, le père essaie de réveiller son petit garçon et lui dit: «Ecoute, il est temps qu'on aille à la maison de prières et d'études». Mais le petit garçon ne veut pas se lever. Le père insiste et finalement le petit garçon se lève et le suit. En allant donc à cette maison-là, tout d'un coup le petit garçon s'arrête car il voit une pièce de monnaie, une pièce d'argent, ou d'or, dans la neige et il la ramasse. Le père dit: «Tu vois, mon petit, si tu te lèves tôt, tu trouves une pièce de monnaie». Le petit répond: «Mais papa, le type qui l'a perdue s'est levé plus tôt encore.» ... C'est logique.

Moi, je me suis levé tôt ce matin, à l'heure de New York finalement, pour venir ici et vous dire merci. Merci d'abord de m'avoir décerné ce grand honneur. C'est un grand honneur d'être docteur *honoris causa* de cette prestigieuse Université. Et je voulais aussi vous dire que c'est bien d'être avec vous, mes amis qui recevez ce doctorat.

Vous m'avez demandé, Monsieur le Recteur, d'offrir une sorte de regard croisé avec mon nouvel ami, le Président Barroso. J'ai un problème, je suis d'accord avec pas mal de choses que vous avez dites Monsieur Barroso! Donc, en fait, je n'ai pas d'arguments contre... oui, je suis pour la liberté!

Cela dit, je vous dirai quand même des choses, pourquoi je me sens ému. Moi, je pense que la vie n'est pas faite d'années mais de moments. Certains sont des moments privilégiés, et celui-ci en est un. Pourquoi? Parce que c'est la Suisse. Je dois vous dire ma sincérité et ma vérité. Pendant très longtemps, j'avais des problèmes avec la Suisse. J'avais des problèmes parce que pendant la guerre, dans les années 1937-38-39, la Suisse, à mon avis, n'était pas à la hauteur de mes idéaux pour un grand peuple, comme ce petit peuple suisse devrait l'être. Et deuxièmement, finalement vous êtes neutres. Monsieur le Recteur, vous avez cité, vous m'avez cité, dans mon discours du Nobel, où j'ai parlé du silence, et aussi du silence interdit. Mais j'ai aussi ajouté que la neutralité n'aide jamais la victime, elle n'aide que l'agresseur. Personnellement, je suis contre la neutralité. Je dis ça, bien que je sache, n'est-ce pas, ce que ça veut dire, qu'il y a une différence entre un être, un individu, et un gouvernement. Le pouvoir a d'autres exigences. Donc, en politique, la neutralité est envisageable, en philosophie non. Certainement pas en philosophie morale, qui est la discipline que j'essaie d'enseigner.

Oh, bien sûr, je me souviens. Je me souviens de choses que vous ne pouvez pas oublier, que vous ne devez pas oublier; la mémoire est ce qui détermine l'humanité de l'être humain. Il y a des années, j'avais publié un roman qui s'intitule *L'Oublié*. C'est un roman sur l'Alzheimer. C'est le roman le plus triste, le plus désespérant que j'ai écrit. J'ai décrit le malade comme un livre. On arrache une page tous les jours et puis il n'y a plus de page, il n'y a que la couverture. Et moi, je me disais: «Mais ça peut arriver, peut-être, qu'une génération entière soit frappée d'Alzheimer. Et alors que ferons-nous?» Car je peux vous dire, pas toutes les victimes, mais beaucoup de morts, qui sont allés à leur mort, nous ont laissé une sorte de testament: «n'oubliez pas, n'oubliez pas...». Car si je dis n'oublions pas, c'est parce que je ne veux pas que mon passé devienne l'avenir de nos enfants. Et si nous oublions, l'oubli en soi pourrait être une tragédie, à un certain niveau, égale à la tragédie elle-même. Donc, j'exige qu'on se souvienne. Mais, bien sûr, la mémoire aussi est spéciale. C'est comme tout le reste, c'est comme l'amour, c'est comme l'argent, tout dépend de ce qu'on fait avec. L'amour, c'est noble, c'est grand, ça élève l'être

humain, mais on peut en faire aussi quelque chose de rien, de laid. La mémoire aussi, on peut l'enlaidir. Je vous donnerai un exemple. Le Président Clinton m'avait envoyé deux fois dans les pays des Balkans. J'étais là pendant la guerre. Et moi, je me suis promené, littéralement, d'une baraque à l'autre dans le camp de réfugiés, d'une maison à l'autre dans le petit village, et je demandais à ces gens-là: «Pourquoi est-ce que vous haïssez vos voisins, pourquoi est-ce que vous les tuez?» Il y a des gens qui me disaient: «Pourquoi? Parce qu'il y a trois cent cinquante-neuf ans son grand-père a violé ma...» C'est parce qu'il se souvenait qu'il est devenu cruel. Donc, même la mémoire a ses limites et aussi ses résonances. La mémoire a son propre langage, sa propre profondeur, ses propres secrets, son propre univers. Donc il faut aussi essayer de la protéger. Pendant ce voyage-là, à un certain moment, j'ai exigé, j'ai demandé, j'ai réclamé à ces victimes, ces familles, de me raconter leurs histoires. Et chaque personne que j'ai interrogée a commencé à me raconter des histoires de viol, de meurtre, de torture et jamais, jamais ces individus n'ont réussi à achever leur récit. J'avais interrogé certainement une centaine de personnes, sinon plus. Mais aucune n'a achevé le récit. Pourquoi? Parce que toutes ont éclaté en pleurs. Et, à un certain moment, je me disais peut-être est-ce la mission que j'ai assumée. D'achever leur récit, peut-être... Non, je ne peux pas, je n'ai pas le droit. Non, je me disais, peut-être est-ce mon rôle de collecter leurs larmes et d'en faire mon message. Je suis revenu avec leurs larmes. Ma génération ne pleurait pas pendant, on n'avait pas de larmes. Après la guerre, après 1945, en venant en France, nous étions quatre cents gosses, il nous fallait apprendre à pleurer. C'était pour nous le premier défi, pleurer.

Bon, maintenant, parlons un peu de réconciliation quand même. J'y crois. Ecoutez, si Israël a pu faire la paix avec l'Allemagne, ne croyez-vous pas qu'Israël serait capable, sera capable de faire la paix avec son voisin? J'étais celui qui a fait se rencontrer pour la première fois un Premier ministre israélien, Ehud Olmert, avec Mahmoud Abbas. C'était lors d'une conférence des lauréats Nobel, c'est devenu ma spécialité, je fais ça souvent. Je l'ai fait avec le roi Abdallah de Jordanie, à Petra. J'avais invité Monsieur Barroso, il n'a pas pu venir. Les deux, là encore, en s'embrassant, ont eu les larmes aux yeux. Et nous aussi. Je me suis tourné vers ma femme et j'ai dit: «Marion, tu sais, maintenant je crois que c'est possible». Et je crois que, maintenant encore, je suis confiant, je pense que c'est possible, parce qu'on n'a pas le choix, ça suffit. Et je pense aussi que le Président Obama, que je connais, qui est quelqu'un de très sincère, intègre, un homme d'une sensibilité extraordinaire, s'y investit de tout son cœur. Donc espérons que, lorsque vous aurez la prochaine réunion de ce genre, il y aura déjà la paix entre Israël et les Palestiniens.

Et le pardon là-dedans? Parfois, on me pose la question: est-ce que je pardonne, moi, ou non? Qui suis-je? Personne ne m'a autorisé à être «le» représentant des morts ; eux seuls ont ce droit, et les morts... Cela dit, j'étais invité en 2000, à prononcer un discours devant le Bundestag, qui a quitté Bonn pour Berlin. J'ai donc fait mon discours, certains d'entre vous me connaissent un petit peu, je parle calmement, avec douceur si je peux, je ne me fâche pas, je n'élève pas la voix, mais j'ai dit des choses que je pensais que le représentant du peuple allemand devait entendre. A la fin, je me suis tourné vers le président Johannes Rau, je lui ai dit: «Monsieur le Président, l'Allemagne a beaucoup fait pour mon peuple, l'Allemagne a aidé d'abord les réfugiés, les survivants, elle leur a donné de l'argent, puis aidé autrement Israël. Il y a une chose que vous n'avez pas encore faite, vous n'avez jamais demandé pardon au peuple juif. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?» Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais une semaine plus tard, il a pris l'avion, il est parti à Jérusalem, au Parlement, à la Knesset, il a demandé officiellement pardon au peuple juif. Ça m'arrive rarement de penser que mes paroles, parfois, rarement, ont un certain poids. Mais ce jour-là, j'étais content de moi-même.

Autrement, qu'est-ce que j'ai appris de tout ça, qu'est-ce que j'ai appris de ma vie? D'abord, ne jamais humilier qui que ce soit. On n'est pas là pour s'humilier les uns les autres. Et surtout pas ceux qui ont besoin de nous. Je parle de petits enfants, je parle de vieillards et je parle aussi des étrangers. L'étranger n'est pas mon ennemi. L'étranger, c'est un passeur d'idées, d'histoire, de mémoire. Et donc, moi, j'adore les étrangers, j'adore les mendiants, qui sont là, la main ouverte en disant: «Ah, donne-moi ce que vous êtes et ce que vous avez car nous avons besoin de toi.» Et bien, l'étranger donc, doit être celui que je respecte parce qu'il est l'Autre. Je respecte l'autre humain en l'Autre. Digne de ma confiance et même, peut-être, de mon amitié.

Pour conclure, je vais vous lire en fait une sorte de credo. C'est pour vous. Ce que j'ai fait moi de mes années. Car vous savez que Victor Hugo à l'âge de 74 ans tout d'un coup a écrit: «Ah, je n'ai pas encore commencé.» Moi, j'ai 82 ans, et parfois moi aussi je me dis que je n'ai pas encore commencé ! Donc je me suis dit qu'un jour il faut quand même que je me dise à moi-même: «Qu'est-ce que j'aurais voulu vraiment dire?» J'ai écrit tant de livres...

«J'appartiens à une génération qui s'est souvent sentie abandonnée de Dieu et trahie par l'Humanité. Et pourtant, je crois qu'il nous incombe de nous séparer ni de l'un ni de l'autre. Etait-ce hier ou autrefois que certains parmi nous comprenions que des êtres humains pouvaient atteindre la perfection dans leur cruauté. Que pour les tueurs, c'était humain d'être inhumain. Devrions-nous donc tourner le dos à l'Humanité tout entière? Telle quelle? Je crois que les réponses nous appartiennent, toujours. Et le choix aussi. Chaque jour, il nous incombe de choisir entre la violence des adultes et le sourire des enfants. Entre la haine et la noblesse de s'y opposer. Entre infliger souffrance et humiliation à notre semblable et le sens de la solidarité et de l'espoir qu'il mérite. Je sais – je parle d'expérience – que même dans les ténèbres il est possible de créer la lumière et de faire des rêves exaltants de compassion. Qu'il est possible de se vouloir libre, de revigorer les idéaux de liberté. Même à l'intérieur des prisons, même en exil, l'amitié existe pour devenir ancre. Une minute avant de mourir, l'être humain est encore immortel.

Autrement dit, je crois en l'homme malgré les hommes. Je continue à croire en le langage, en le langage humain, bien qu'il demeure meurtri, déformé, perverti par l'ennemi. Je continue à m'accrocher aux mots car il nous appartient d'en faire des moyens indécents ou au contraire des véhicules de compassion et de compréhension. A nous de choisir encore, de nous en servir, pour maudire ou pour guérir, pour qu'ils apportent la bonté et le confort ou, au contraire, le malaise. A la limite, c'est nous qui décidons s'ils deviennent des glaives ou des offrandes de paix. S'ils apportent le désespoir ou la foi. Oui, j'appartiens à une génération qui a appris que quelle que soit la question, la résignation et l'indifférence n'en constituent pas la réponse. J'appartiens à une génération qui a une passion, la passion du savoir, la passion de l'éducation, de l'enseignement, autrement dit du partage. C'est ainsi le sens de lire un livre, d'écouter un cours ou de participer à une aventure qu'est la lecture. Une histoire sur le désespoir, devient donc une histoire contre le désespoir.

Et pour conclure, on se réfère toujours à Albert Camus dans *La Peste*. A la fin de la Peste, qui symbolisait la guerre, à la fin, le docteur Rieux, le personnage central, se dit: «Oh, bon, tout ça, la cendre, la destruction, partout... Et pourtant, disait-il, il est plus en l'homme de célébrer l'homme que de le dénigrer.»

Donc aujourd'hui, en ce moment, nous célébrons ensemble le bon sens, l'humanité, qui est un devoir, un défi mais une grande promesse. Merci.